

Le secret d'Ayaz

Où se tenait Mahmoud, était Ayaz. Où souffrait Ayaz, souffrait Mahmoud.

Il n'était pas au monde d'amis plus proches, ni plus soucieux l'un de l'autre. Pourtant, Mahmoud était Sultan et Ayaz son esclave. " Ayaz à la blanche poitrine " : ainsi l'appelait-on, car il était d'une beauté parfaite.

Il était arrivé dans la ville où régnait le conquérant superbe et redouté entravé dans une file de captifs. Il avait longtemps cheminé, sans cesse assoiffé par la poussière des déserts, et plus encore par l'incroyable désir d'atteindre un jour la lumière qu'il sentait brûler dans le fond secret de son âme. Il venait de loin, avait franchi des montagnes et des mers jusqu'à ce que son chemin croise celui des pirates du désert chasseurs d'esclaves.

Mahmoud l'avait pris à son service, séduit par son visage et son regard de diamant noir, ses lèvres fines et sa peau claire. De cet errant misérable venu du fin fond des chemins, il avait goûté les paroles simples et jamais basses. Il avait fait de lui son conseiller. Il en fit un jour son frère de cœur.

Alors ses courtisans s'émurent. Que cet esclave leur soit préféré les scandalisa si rudement qu'ils complotèrent sa perte et se mirent à épier ses moindres gestes. Le vizir attacha quelques sbires discrets à sa surveillance.

Un soir, lui fut rapportée une incompréhensible bizarrerie dans le comportement de cet homme qu'il détestait. Il s'en fut aussitôt à la haute salle au dallage de marbre où déjeunait Mahmoud, et s'inclinant devant le souverain terrible :

- " Majesté, lui dit-il, tu n'ignores pas que, pour ta précieuse sécurité, je fais surveiller tous les mortels, humbles ou fortunés, à qui tu accordes le privilège de ton incomparable présence. Or, mes petits oiseaux me rapportent à l'instant d'inquiétantes informations sur Ayaz, ton esclave. Chaque jour, après avoir quitté la Cour, il va descend dans la médina et s'enferme seul dans une chambre basse sans fenêtre au fond d'une ruelle obscure. Nul ne sait ce qu'il y trame. Quand il en sort, il prend soin de verrouiller la porte. A mon avis, il cache là quelque secret invouable. Je n'ose penser, quoique ce soit possible, qu'il y rencontre de ces disgraciés, qui n'ont de désir que de te nuire. "

- " Ayaz est mon ami lui répondit Mahmoud. Tes soupçons sont absurdes. Ils ne salissent que toi. Va-t'en ! "

Il se renfrogna. Le vizir se retira, discrètement satisfait : quoi qu'en dise le roi, son âme était troublée. Mahmoud, demeuré seul, resta, un moment pensif, puis fit appeler Ayaz et lui demanda, avant même de l'avoir embrassé :

- " Frère, ne me caches-tu rien ? - Rien, Seigneur, répondit Ayaz en riant.

- Et si je te demandais ce que tu fais dans la chambre où tu vas tous les soirs, me le dirais-tu ? "

Ayaz baissa la tête et murmura : " Non, Seigneur "

Le cœur de Mahmoud s'obscurcit. Il dit : " Ayaz m'es-tu fidèle ? - Je le suis, Seigneur ". Le sultan soupira. " Laisse-moi, dit-il. " Il ne put trouver la paix.

Le soir venu, quand Ayaz sortit de sa chambre secrète, il se trouva devant Mahmoud accompagné de son vizir et de deux gardes formidables. sa suite dans la ruelle obscure.

- " Ouvre cette porte, lui dit le conquérant. "

L'esclave serra la clef dans son poing et, remuant la tête, refusa d'obéir. Alors Mahmoud le prit aux épaules et en le secouant lui lança

- " Si tu ne me laisses pas entrer dans cette chambre, la confiance que j'ai en toi sera morte. Veux-tu cela ? Veux-tu que notre amitié soit à jamais défaite ?"

Ayaz baissa le front. La clef qu'il tenait glissa de sa main et tomba sur le dallage. Le vizir la ramassa, ouvrit la porte. Mahmoud s'avança dans la pièce obscure. Elle était vide et aussi humble qu'une cellule de serviteur. Au mur pendait un manteau rapiécé, un bâton et un bol de mendiant. Rien d'autre.

Comme le roi restait muet devant ces guenilles, Ayaz lui dit

- " Dans cette chambre, je viens tous les jours pour ne pas oublier qui je suis : un errant en ce monde. Seigneur, tu me combles de faveurs, mais sache que mes seuls biens véritables sont ce manteau troué, ce bâton et ce bol de mendiant. Tu n'as pas le droit d'être ici. Ici commence le royaume des pèlerins perpétuels. Mon royaume. Ne pouvais-tu le respecter ?

- Pardonne-moi, dit le conquérant ".

Devant l'esclave, il s'inclina et baisa le pan de son manteau.

Ayaz sortit et se tu, ainsi fini mon conte

(Conte arabe, Henri Gougaud, L'arbre aux trésors, Ed. du Seuil)

Partons d'un conte arabe (Gougaud, 1990). Le roi Mahmoud a fait de Ayaz, un esclave errant, son ami le plus proche. Les courtisans, vizir en tête, en sont fort vexés et guettent le moindre prétexte pour perdre l'intrus. Ils apprennent bientôt que Ayaz se rend chaque soir dans la basse ville et qu'il s'isole dans une chambre, au fond d'un couloir obscur. Instruit de cette étrange habitude, le roi demande à Ayaz de s'expliquer. Ayaz refuse, ce qui rend le roi soupçonneux et l'incite à se rendre lui-même dans le couloir obscur, accompagné du vizir et de ses fidèles. La porte est ouverte, contre la volonté de Ayaz. Interdit de surprise, le roi contemple le spectacle qui s'offre à ses yeux : la chambre ne contient rien d'autre qu'un vieux manteau troué, un bol de mendiant et un bâton de vagabond. Après un silence, Ayaz s'explique : « Je viens tous les jours ici pour ne pas oublier qui je suis : un errant en ce monde. Tu me combles de faveurs, mais voici mes seuls biens véritables, voici mon royaume, celui des pèlerins perpétuels. Ne pouvais-tu le respecter ? » Le roi Mahmoud demande alors à son ami de lui pardonner en baisant le pan de son manteau.

5Voici un roi qui pénètre de force dans l'espace intime de son ami et sujet. Le conte oppose délibérément les extrêmes, les écarts de pouvoir, de richesse, de statut d'un côté et la proximité confiante de l'amitié de l'autre. Le symbole de l'espace privé individuel est celui de la chambre, de la demeure qu'il faut *forcer* pour *voir à l'intérieur, pour faire parler*.

Le recours à ce symbole n'est pas fortuit. Car la maison c'est d'abord et effectivement une limite et une sécurité matérielles par rapport à des forces extérieures. C'est ensuite un abri contre les perceptions du dehors et en même temps un espace privilégié de perceptions réciproques pour ses habitants. C'est enfin un lieu d'échanges symboliques légitimement soustrait, jusqu'à un certain point, au contrôle public. Force, perception, langage : le jeu communicationnel du privé/public passe par ces trois médiations.